

Michel Journiac lessive allègrement les concepts établis

Une exposition rend hommage à Paris à l'un des artistes français les plus incisifs de son temps

Arts

Il ne faut jamais manquer une occasion de revoir l'œuvre de Michel Journiac (1935-1995). Pour trois raisons au moins : parce qu'il a été l'un des artistes français les plus incisifs et audacieux de son époque ; parce qu'il était aussi inventif dans la performance et la photographie que dans le traitement des objets quotidiens ; parce que, depuis sa mort, une seule rétrospective lui a été consacrée, en 2004, à Strasbourg, et rien dans un musée parisien.

A quoi s'ajoute un motif plus circonstanciel : Journiac est de ceux qui ont le plus allègrement mis en cause les genres sexuels, la famille, la notion d'identité. En nos temps de régression, repenser à lui est un soulagement.

L'exposition, qui se tient dans l'université où il enseigna et dans la salle qui porte son nom, est courte, mais contient plusieurs œuvres exemplaires, dont ces *24 heures de la vie d'une femme ordinaire*, de 1974. Cette chronique en noir et blanc montre Journiac interprétant des stéréotypes féminins, de la ménagère qui fait la vaisselle à la

vamp qui enlève un garçon sur sa moto. On y trouve aussi une mariée, une cover-girl, une strip-teaseuse, une prostituée, une lesbienne... C'est drôle et accablant à la fois.

Les travestissements, les costumes, les accessoires et les mises en scène sont si justes que l'on pourrait prendre pour du documentaire ce qui est une fiction. Cette série précède de plusieurs années les premières œuvres de Cindy Sherman, exécutées selon le même principe de l'autoportrait déguisé de l'artiste jouant tous les rôles de la société. Ce pourrait ne pas être un hasard, quoique Journiac ne soit jamais cité par les biographes de Sherman.

Styles et tics

Des remarques du même ordre viennent à l'esprit à plusieurs reprises. Ainsi Journiac emploie-t-il pour ses installations symboliques et macabres de faux squelettes humains pour amphithéâtre d'anatomie bien avant qu'ils ne prolifèrent dans les expositions deux décennies plus tard. Il détourne les styles et les tics de ses contemporains artistes célèbres

bien avant que le simulationnisme n'en fasse un procédé. Sa parodique *Simulation d'une collection* commence en 1969.

Cette année-là, il annonce qu'il faut faire la *Lessive* – c'est le titre de la performance – de toutes les certitudes. Sur l'affiche déclarant son intention, on lit cette phrase de son ami le critique François Pluchart : « *La lessive des concepts établis, pour être efficace, doit s'effectuer avec une violence logique qui, seule, peut remettre en question les idées, les techniques et les mots délabrés.* »

De ce programme, il n'a pas dévié par la suite, de ses performances les plus connues – la *Messe pour un corps*, toujours en 1969, *Piège pour un travesti*, en 1972 – à ces détournements d'objets et aux icônes des années 1990, qui relèvent de la peinture, par laquelle il avait commencé avant de l'abandonner. L'exposition montre clairement la cohérence intellectuelle de ces travaux, au-delà des différents modes d'expression.

Cette continuité, ce côté « toujours en alerte » se voient d'autant mieux que paraît simultanément le volume des *Écrits* de Journiac,

compilation de ses récits autobiographiques, de ses poèmes, de ses manifestes et des entretiens, souvent longs, tranchants et détaillés, qu'il a réalisés. Le dernier qu'il ait donné, à Vincent Labaume, en 1994, commence ainsi : « *Que pensez-vous de la place de l'art dans l'économie ?* »

– *Je me fous éperdument de la place de l'art dans l'économie. (...) Il y a dans le mot économie, c'est-à-dire aujourd'hui l'économie de marché, le libéralisme, quelque chose d'obscur qu'il apparente à ce que dit Bossuet de la mort et du cadavre : "Ce qui n'a de nom dans aucune langue." Les jeux financiers, aussi meurtriers qu'ils soient, déréalisent le monde et réduisent le corps et les dieux à des valeurs boursières.* »

Serait-ce aussi parce qu'il a tenu de tels propos que Michel Journiac demeure un intrus ? ■

PHILIPPE DAGEN

Hommage à Michel Journiac, Galerie Michel Journiac, 47, rue des Bergers, Paris 15^e. Du lundi au vendredi de 13 heures à 17 heures. Entrée libre. Jusqu'au 28 février. galeriemicheljourniac.net. *Écrits*, de Michel Journiac, Beaux-Arts Editions, 240 p., 20 €.

Le Monde

Vendredi 7 février 2014